

3 SEPTEMBRE 1876 - AU FEU!

Il y a 140 ans, le 3 septembre 1876, Saint-Hyacinthe brûlait! Alors que la ville est au début de son industrialisation, une catastrophe épouvantable vient raser une grande partie de Saint-Hyacinthe. En effet, un feu criminel prend naissance derrière les ateliers du journal *Le Courrier de Saint-Hyacinthe*, alors situé sur la rue des Cascades. L'incendie se propage à grande vitesse et jette sur le pavé autour de 4000 personnes.



Dans cette infolettre spéciale, nous voulons attirer votre attention sur les ravages causés par le feu à Saint-Hyacinthe. Ainsi, pour en connaître davantage sur l'histoire de notre communauté, nous vous suggérons les articles suivants :

[L'incendie du 3 septembre 1876](#)

[L'incendie du 3 novembre 1876](#)

[L'incendie du 20 mai 1903](#)

Malgré cet événement malheureux, la population de Saint-Hyacinthe reste forte. Elle se retrousse les manches et se redonne un milieu de vie convenable. À cette époque, le cœur de la ville est le marché qui est reconstruit après l'incendie du 3 septembre 1876.



Que ces quelques lignes qui rappellent des temps durs, demeurent un hommage à nos ancêtres qui ont contribué à faire de Saint-Hyacinthe ce qu'elle est aujourd'hui!

L'équipe du Centre d'histoire de Saint-Hyacinthe

Illustrations:

L'Opinion publique, le 21 septembre 1876, p. 426.

Le Courrier de Saint-Hyacinthe, le 9 septembre 1876, p.1.

3 SEPTEMBRE 1876

Texte publié dans le *Courrier de Saint-Hyacinthe* du 5 septembre 1876.

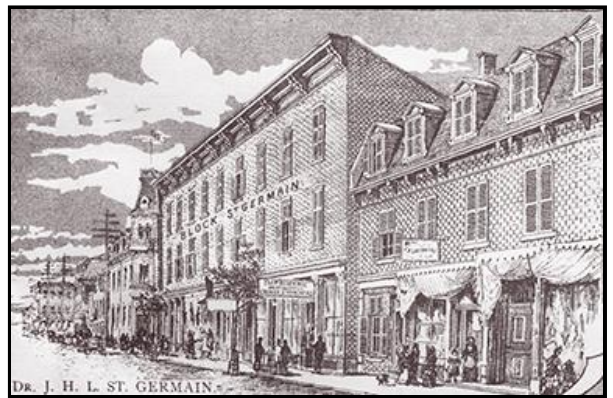
"Ceux qui ont appris l'effroyable malheur qui vient de fondre sur Saint-Hyacinthe et dont *Le Courrier* a été une des nombreuses victimes ne s'étonneront point de ne recevoir aujourd'hui qu'un extra. Dans l'incendie de dimanche le 3 septembre tout notre matériel a brûlé, de même que nos presses, les fiches du *Journal d'Agriculture* et du *Farmer's Journal* et nous n'avons pu sauver que nos livres de compte, quelques volumes du *Courrier*, quelques cases, et une faible partie des livres de notre bibliothèque.

Ayant à acheter des presses et tout un matériel nouveau, de plus trouver à nous loger chose très difficile, il s'écoulera quelques semaines ; avant que nous puissions reprendre le cours régulier de notre publication et nous comptons beaucoup sur la sympathie de nos abonnés pour les prier de consentir à ne recevoir d'ici à quelque temps que des extras. Nous ferons tous nos efforts, pour que ce laps de temps soit aussi court que possible.

Nous devons à l'obligeance de notre confrère *L'Union* de pouvoir offrir à nos abonnés le triste récit de l'effroyable conflagration de dimanche et qu'il veuille bien accepter nos remerciements.

C'est accablé par la fatigue et la douleur dans l'âme que nous traçons ces lignes.

Hélas, notre charmante petite ville de Saint-Hyacinthe vient d'essuyer un de ces effroyables malheurs, que la divine Providence répand sur toute une population au moment le moins attendu. Québec a essuyé de terribles revers, Saint-Jean a été en partie détruit, mais l'incendie dont nous avons été victime est le plus désastreux jamais vu dans l'histoire du pays, eu égard à la population et à l'étendue de Saint-Hyacinthe. Le feu dans son activité dévorante a balayé tout sur son passage et nous n'exagérons rien en disant que les neuf-dixièmes de notre ville ne sont plus qu'un monceau de cendres.



Le feu s'est déclaré dimanche à deux heures de l'après-midi, dans un bâtiment loué par [Magloire Blanchet](#), sur la rue Des Cascades, en arrière de l'imprimerie du *Courrier de Saint-Hyacinthe*.

Le temps était beau et une brise légère contribua à répandre les flammes davantage. Au moment de l'incendie l'eau de l'aqueduc fit défaut comme à Saint-Jean car dès le matin, on avait fermé les conduits, afin d'opérer certaines opérations. Le bâtiment où le feu prit origine étant en bois les flammes se communiquèrent aussitôt à l'imprimerie du *Courrier* qui en un instant fut réduite en cendres. Comme toutes les maisons environnantes étaient en bois, que l'eau faisait défaut et que notre organisation du feu était bien incomplète, il devint impossible de se rendre maître de l'incendie et lorsque l'aqueduc put fonctionner le théâtre de la dévastation était trop agrandi pour pouvoir le circonscrire. On peut dire qu'alors ce fût un sauve-qui-peut général. Le vent qui s'étant élevé portait les flammèches, à une grande distance.

La maison Archambeault, le beau block Kéroack, tous nos magasins autour du marché, le marché lui-même disparurent dans un tourbillon de fumée. Malgré des efforts énergiques, la maison louée par La Banque de Saint-Hyacinthe pour ses bureaux fut dévorée elle aussi par le feu, de même que le bureau de poste. Plus loin La Banque des Marchands subissait le triste sort des autres. Les magnifiques résidences de la rue Girouard ne furent point non plus, épargnées L'élégante villa que le Dr St-Jacques venait de faire ériger, en face de l'évêché, la jolie résidence de M. le shérif Taché, celle de M. L. G. de Lorimier, protonotaire, les bureaux de MM. Bernier, Bachand et Richer R. E. Fontaine, du notaire Guertin, furent balayés en quelques heures.

Le gros de l'incendie se porta sur la partie inférieure de la ville, après avoir ravagé toutes les maisons de commerce. La manufacture de chaussures de Côté & Côté, la grande tannerie de V. Côté les fonderies de MM. Dussault et Bachand furent consumées également.



Vers quatre heures une pompe à vapeur arrivait par convoi spécial de Montréal et les braves pompiers montréalais rendirent les plus grands services. Leurs efforts furent d'abord dirigés vers la grande manufacture de la Compagnie de Chaussures de Saint-Hyacinthe et les moulins de MM. Langie et Fréchette. Ils parvinrent à maîtriser les flammes qui consumaient les maisons environnantes. Fort heureusement préservèrent-ils ce grand bâtiment, car s'il eût brûlé, l'établissement de carrosserie de Larivière & Frère y passait, et peut-être les moulins et les manufactures d'étoffe et de chaussures de la compagnie manufacturière de Saint-Hyacinthe.

Nous nous trouvons qu'avec trois magasins et sans ressources pour nourrir toute cette population qui est là dans la rue, sans abri et sans pain. Oh qu'elle est grande notre douleur et que la Providence a été sévère dans le châtement qu'elle nous a infligé. Déjà noirs étions bien éprouvés par la crise financière qui sévit

par tout le pays ; notre brave population ouvrière avait eu, il nous semble, assez de jours d'épreuves et de tribulations. À l'approche de l'hiver la voilà réduite à la plus extrême indigence et sans un réduit pour s'abriter.

Ce n'est pas sans verser des larmes que nous voyons la pauvre mère de famille en proie aux angoisses les plus cruelles, le petit enfant demander la nourriture qu'elle ne peut lui donner et l'honnête ouvrier privé du fruit de ses économies. Sans doute que Dieu qui nous a tant affligé trouvera des consolations, pour notre infortune et nous enverra, le secours des cœurs généreux. Heureusement que nos communautés ont été épargnés. Aussi a-t-on vu avec reconnaissance nos sœurs grises, les sœurs du couvent de la Présentation être les premières à prêter leur assistance pour transporter les objets, comme à consoler les affligés. Il était beau de contempler le dévouement et les efforts de ces saintes femmes au milieu du danger, et hier soir nos maisons religieuses recevaient toutes ces personnes qui se présentaient pour implorer un abri. Beaucoup trouvèrent un refuge pour la nuit dans les églises. Il ne faut pas non plus oublier les prêtres de notre séminaire et de l'évêché et les pères dominicains qui se multiplièrent pour assister la population. Puisse Dieu leur rendre au centuple ce qu'ils ont fait pour l'indigent.



Les ravages du feu se sont étendus depuis le côté est de la rue Saint-Joseph, vis-à-vis l'évêché, jusqu'à l'extrémité de la ville, en bas. Les rues sur la côte ont été épargnées, à l'exception de la rue Girouard sur le côté sud-est, ainsi que deux blocs de maisons du côté ouest, entre les rues Saint-Joseph et Bourdages.

Les rues où le feu a passé sont les rues Saint-Joseph, Saint-Hyacinthe, Sainte-Anne, Saint-Denis, Mondor, Piété, Sainte-Marie, Concorde, Saint-Paschal, Williams, Cascades, Saint-Antoine, Sainte-Marguerite, du Bord-de-l'eau, Saint-François, Saint-Simon, Saint-Louis, Saint-Michel et Saint-Casimir.

Sur la rue Saint-Simon il ne reste debout que quatre maisons près de la rivière ; sur la rue du Bord-de-l'eau 2 maisons, la rue Saint-Louis, 4 maisons, la rue Sainte-Marie 9 maisons. Dans la belle rue Concorde, dans l'espace compris entre la rue Saint-Antoine, et le pont du centre, il ne reste que 5 maisons. La rue Saint-Antoine ne compte que quatre maisons debout. Le feu s'est arrêté à l'avenue Yamaska, près de la rivière, faute de maisons pour l'alimenter.

Beaucoup de demeures et de ménages étaient assurés, mais nous ne pouvons un préciser le montant. Il est bien difficile de donner le montant des pertes. Quelques uns les estiment à un million et demi de piastres.

Par le plan de la ville que nous publions nos lecteurs, pourront se rendre compte des désastres du feu. Hier matin le bureau de poste s'est ouvert dans le bureau d'enregistrement et nos deux banques ont, aussi recommencé leurs opérations: La Banque de Saint-Hyacinthe, sur la rue Girouard dans la maison occupée autrefois par le juge Chagnon, et La Banque des Marchands dans la partie de la demeure de M. R.P. Duclos faisant face sur la rue Girouard. Tous les papiers et les valeurs des banques ont été sauvés.

Un convoi a été expédié hier matin de Montréal avec du pain et autres provisions pour la population en souffrance. Il circule une rumeur allant à dire qu'il y avait eu perte de vie, mais nous ne le pensons pas, car nous n'avons pu le constater.

Nous ne croyons point à l'attaque du *Herald* pour déprécier notre population, en insinuant que des aubergistes débitaient des liqueurs pendant que leur maison était en feu.

3 NOVEMBRE 1876

Deux mois, jour pour jour, du grand incendie du 3 septembre 1876, un autre grand incendie fit rage à Saint-Hyacinthe. Voyons ce que l'édition du 4 novembre du *Courrier* avait à en dire.

"Ce n'était pas assez du terrible incendie du 3 septembre dernier qui dévora en quelques heures, la plus grande partie de notre ville. À deux mois d'intervalle, hier, le 3 novembre, à neuf heures du matin, le tocsin se faisait entendre et une épaisse colonne de fumée s'élevait dans les airs, au grand effroi de tout le monde. Le feu venait de prendre dans le grand établissement de carrosserie de Larivière et frère et le vent qui soufflait alors avec fureur faisait présager pour Saint-Hyacinthe un nouveau et terrible malheur.

Le feu se déclara sur la rue Cascades, dans la petite portion de la ville que l'incendie de septembre avait épargnée, c'est-à-dire dans la partie manufacturière. D'un côté il y avait à craindre pour la grande

manufacture en briques connue sous le nom de manufacture de chaussures de « McMartin, Hamel. » En face c'était la boutique de moulins à battre et les forges de M. Olivier Chalifoux. Puis plus bas le feu se dirigeait vers la grande manufacture de la compagnie de chaussures de Saint-Hyacinthe et des efforts furent faits pour préserver ce magnifique établissement et la manufacture de coffres-forts de F.X Bertrand.

En une heure de temps le carré de maisons compris entre les rues Cascades, Saint-Joseph, la ruelle Saint-Dominique et la rivière furent réduits en cendres, à l'exception de deux maisons près de la manufacture de briques. Une maison appartenant à Dame Labatte, sur la rue Saint-Joseph, la seule qui fut épargnée il y deux mois à cet endroit, a été aussi réduite en cendres. Le feu menaçait tellement l'établissement de notre journal que nous avons été obligé de déménager nos effets. Heureusement que cette fois, nous n'avons point de pertes à déplorer.

On estime la perte à \$50,000. Les espaces ravagés par le feu ont été un préservatif pour les maisons neuves qui se sont construites depuis deux mois. Beaucoup croient que si la ville n'eut pas brûlé à la fin de l'été elle n'aurait pu échapper cette fois à l'élément destructeur.

Tous les citoyens ont rivalisé de zèle et d'efforts pour atteindre les flammes et les élèves du Séminaire accourus sur les lieux avec les professeurs ont rendu de grands services. Nous avons eu à constater un manque d'organisation dans le département du feu, et l'aqueduc, nous ne savons pour quelle raison, n'a pas répondu à l'attente du public. À l'endroit où nous étions nous avons constaté que l'eau ne pouvait atteindre le sommet d'une maison en bois à un seul étage."



20 MAI 1903

Le troisième grand feu

Le temps est sec et ensoleillé. Un fort vent de l'ouest soulève la poussière dans les rues non pavées. Sur l'heure du midi, le feu éclate à la manufacture Côté, au coin des rues Saint-Antoine et Saint-Hyacinthe (Hôtel-Dieu). L'alarme est donnée par un employé de la fonderie Dussault et Lamoureux. Aussitôt, les neuf pompiers réguliers et les 15 pompiers volontaires qui composent la brigade des incendies sont sur les lieux. Déjà, le feu enjambe la rue Hôtel-Dieu et la fonderie Dussault et Lamoureux est en feu pour se propager aux maisons avoisinantes.

L'unique pompe à vapeur ne peut suffire à la tâche. À deux heures, la manufacture Hudon et la buanderie Nationale, sur la rue Saint-Antoine, brûlent. Le maire St-Jacques demande l'aide aux pompiers de Montréal qui arrivent vers 2 h 45.

Se rendant immédiatement compte que la situation est tout à fait hors contrôle à cause du vent, ils se postent sur la rue Saint-Antoine avec l'intention de sauver l'ouvroir Sainte-Genève. À cet instant, deux cents maisons flambent et d'autres sont menacées. Le tohu est effrayant. En plus du crépitement du feu, du fracas des effondrements, et des cris de gens, on entend le hennissement et les cris de mort de nombreux chevaux, poulets et porcs qui seront les seules victimes.

Vers cinq heures, le vent diminue. On commence faire le décompte des pertes : sept manufactures, l'ouvroir Sainte-Genève, l'académie Girouard et 29 carrés de maisons répartis sur quatre rues de hauteur et onze rues transversales.

